

Bulletin d'histoire politique

**François Ricard, La génération lyrique, Québec, Boréal, 1992,
282 p.**

Sylvie Goupil



Volume 1, numéro 2-3, printemps 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063209ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063209ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goupil, S. (1993). Compte rendu de [François Ricard, *La génération lyrique*, Québec, Boréal, 1992, 282 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 1(2-3), 77-78.
<https://doi.org/10.7202/1063209ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La méthode de Levine est simple et classique, mais efficace. Suivant une logique narrative chronologique, il nous amène à prendre connaissance des événements et des faits importants qui ont entouré la formulation des diverses politiques linguistiques. L'ouvrage s'ouvre sur un survol des rapports entre anglophones et francophones à Montréal avant les années 60. Jusqu'alors, une division socio-économique du travail (adroitement maintenue par les élites respectives de chaque groupe) avait permis une coexistence relativement harmonieuse et d'autant plus facile à maintenir que les contacts entre les deux communautés linguistiques, géographiquement séparées et ghettoïsées sur l'île de Montréal, restaient peu nombreux et sporadiques. Ce n'est qu'avec l'immigration, qui va croissant dans la deuxième moitié des années 50 et au cours des années 60, la propension naturelle des Néo-Québécois de s'intégrer à la communauté anglophone, l'éveil identitaire des francophones, leur désir concomitant de survie culturelle et d'affirmation socio-économique et la porosité accrue des frontières géographico-linguistiques que les termes traditionnels de la coexistence sont remis en question. Les années 60 et 70 seront témoins de batailles rangées autour de la question linguistique entre les francophones d'un côté, et les anglophones et allophones de l'autre. Levine maîtrise bien le sujet et relate le tout dans les règles de l'art, à partir d'archives et de documents publics souvent négligés ou peu connus.

Il faut admettre toutefois qu'en dépit de la qualité irréprochable du travail de Levine il n'y a pas grand-chose dans tout cela que nous ne sachions déjà. Le grand mérite de l'ouvrage est de mettre de l'ordre dans notre mémoire des événements, de remettre en évidence les raisons qui ont mené à telle ou telle décision et à telle ou telle action, bref, de raviver les détails historiques que, dans le confort du succès relatif des dernières politiques, nous avons peut-être oubliés, au point où certains pensent aujourd'hui que la vigilance en matière linguistique n'est peut-être pas aussi nécessaire à la survie culturelle et à l'émancipation socio-économique des Québécois francophones qu'elle le fut il n'y a pourtant pas si longtemps.

On retiendra surtout de cette admirable synthèse le bilan somme toute mitigé des politiques linguistiques. Levine montre très clairement que, malgré les progrès indéniables du français comme langue de travail et un contrôle accru des francophones sur l'économie, l'anglais demeure la langue dominante de l'économie montréalaise et, partant, de l'économie québécoise; que le capital anglophone oriente encore les destinées économiques de Montréal; que les gestionnaires francophones des grandes sociétés anglo-canadiennes et étrangères doivent encore fonctionner en anglais; et que 20% des Montréalais d'expression française vivent sous le seuil de pauvreté. La connaissance de la langue anglaise

reste une nécessité inévitable pour quiconque aspire au succès économique.

De même, malgré l'obligation faite par la loi 101 aux jeunes Néo-Québécois de s'instruire en français et malgré des efforts remarquables de "bilinguisation" chez les anglophones montréalais, les transferts linguistiques à Montréal continuent de se faire au profit de l'anglais et les allophones se tournent encore naturellement vers l'usage de cette langue dans la vie quotidienne. Rien n'est acquis pour la survie et la promotion de la langue française. Levine nous rappelle l'incommensurabilité du défi de la coexistence pluriculturelle à une époque où la primauté des droits individuels et divergents exerce un ascendant de plus en plus marqué sur la dynamique sociale et politique et accentue parfois l'incompatibilité des aspirations particulières de communautés ethno-linguistiques forcées de partager le même espace public.

The Reconquest of Montreal est non seulement une étude historique de qualité, c'est aussi un ouvrage de référence incontournable sur la question linguistique: un "must" pour tous ceux et celles qui veulent mieux connaître et apprécier l'histoire récente du Québec.

Daniel Salée

Professeur

*École des affaires publiques et communautaires
Université Concordia*

François Ricard, **La génération lyrique**, Québec, Boréal, 1992, 282 p.

Enfin quelqu'un qui ose dire tout haut ce que plusieurs pensaient déjà depuis quelques années. Cette remarque est la première qu'inspire la lecture du livre de François Ricard à une cadette de la génération du baby-boom. Sous la forme d'un essai, l'auteur nous livre son point de vue à propos de ceux qu'il désigne sous le vocable de génération lyrique. Il s'agit de la première cohorte (1942-1950) des enfants nés lors du baby-boom, phénomène d'augmentation des naissances qui, à partir des dernières années de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'au début des années 60, a touché certains pays industriels, particulièrement ceux dont le territoire n'avait pas été frappé par la guerre (Canada, États-Unis, Australie, Nouvelle-Zélande).

L'ouvrage se divise en trois parties consacrées à l'enfance, à la jeunesse et à l'âge adulte de cette génération. L'auteur soutient que l'enthousiasme et l'esprit de renouveau ayant entouré sa naissance, ainsi que son nombre imposant, ont insufflé à ce groupe une force de transformation sociale telle que c'est finalement toute la société qui s'en est ressentie. Pourtant, point de vue bénéfiques, prestige, emplois, argent, la génération lyrique aurait tout retiré, ne laissant à ses cadets (deuxième et troisième cohortes du baby-

boom) que des miettes. C'est pourquoi François Ricard explique le destin de cette génération en évoquant son caractère lyrique qui traduit la facilité avec laquelle elle est entrée dans la vie et a cheminé dans la société.

Ce concept de génération lyrique, central à l'ouvrage, devient d'ailleurs le prétexte à une analyse des transformations qu'a connues le Québec depuis la Révolution tranquille jusqu'à son arrivée dans l'ère post-industrielle ou post-moderne (société de consommation). C'est à croire que l'existence de la génération lyrique serait à elle seule responsable des changements qui, soit dit en passant, ne concernent pas uniquement le Québec mais d'autres pays industriels où le boom des naissances n'a pas été significatif et où il n'y aurait donc pas de génération lyrique.

Le portrait des sociétés post-industrielles que nous livre François Ricard n'en demeure pas moins réaliste, peut-être trop même. Il nous laisse sur des constats qui s'apparentent à ceux que font les premiers baby-boomers, arrivant au mitant de la vie et qui savourent ou regrettent ce qui a été accompli. Sauf que, tout comme eux, il n'offre pas de solution à ceux qui suivent et qui n'ont que faire du portrait lorsqu'il ne sert qu'à conforter une situation sociale qui, globalement, les défavorise.

Sylvie Goupil

*Chargée de cours en science politique
UQAM*

François Ricard, **La génération lyrique**, Québec, Boréal, 1992, 282 p.

Dans **La génération lyrique**, même s'il aimerait nous faire "comprendre à travers quelles expériences, grâce à quelles découvertes, à la faveur de quelles circonstances ..." (p. 9) les baby-boomers ont acquis leur mentalité propre, François Ricard n'entend pas faire oeuvre de chroniqueur ni mener une étude historique. Il nous convie plutôt à une expérience littéraire: "La véritable intention de l'ouvrage (...) est moins de raconter une histoire que de représenter un esprit, une mentalité", précise-t-il.

Tout ici est affaire de littérature (p. 10). Ainsi, le lyrisme dont les premiers-nés des baby-boomers seraient porteurs, et qui est au coeur de la "thèse ricardienne", est défini comme "une sorte de concept flottant, instable, de type poétique si l'on veut, dont le contenu 'opératoire' importe moins (...) que les connotations, les suggestions, les 'valences' de pensée et d'émotion dont il est chargé" (p. 8). Une notion très maléable donc, insaisissable peut-être, dont il sera toujours difficile d'établir les contours et le contenu exact. Je laisse à d'autres le soin d'en établir ou d'en infirmer la concordance avec la réalité historique et, au besoin, de rétablir les faits (dont certains me semblent de prime abord assez

malmenés). Car, faut-il le préciser, adopter le mode de l'essai ne dispense pas d'une confrontation serrée des faits et de l'interprétation.

Mes remarques, quant à elles, concernent plutôt cette évaluation globale des motivations profondes et de la contribution de la génération lyrique (si contribution il y a) qui nous est proposée tout au long de l'ouvrage. Car l'originalité de celui-ci ne réside pas tant dans l'objet étudié et ses manifestations historiques que dans l'explication, la vision qu'en donne l'auteur.

François Ricard nous présente une génération qui occupe de fait, qui revendique et à qui on octroie d'emblée une place centrale dans la société des années 50 et surtout 60. Il nous dépeint une génération, celle des baby-boomers et de leur "avant-garde", née durant la guerre et l'immédiat après-guerre, à qui tout a été servi sur un plateau d'argent: enfance heureuse, attention et amour parentaux inégalés, aisance matérielle, scolarité de niveau et de qualité sans précédent, liberté d'expression sans limite, etc. Il dresse le portrait des enfants choyés par une époque et une société à la conscience coupable (à cause de la guerre) pressées de compenser leurs privations passées (celles de la Crise des années 1930) par une consommation effrénée, elle-même rendue possible par la prospérité économique généralisée de l'après-guerre, sublimant enfin leurs échecs dans le potentiel novateur de ces jeunes exceptionnels à qui tout espoir est permis, à qui rien ne saurait résister parce que porteurs naturels d'une rénovation sociale en profondeur et disposant de tous les moyens de la réaliser. Une génération à qui l'on n'a aucune valeur sûre à transmettre, aucune tradition à léguer.

Destin magnifique que celui de ces jeunes puisqu'il "n'y survient pour ainsi dire aucun malheur, que tout s'y déroule sous le signe de la beauté, de l'harmonie, de la joie ..." (p. 8) et que les adultes, plutôt que de fournir les cadres indispensables d'un apprentissage et d'une maturation, s'en remettent entièrement à leur progéniture bien-aimée pour l'agencement du monde à venir.

Le portrait à quelque chose d'idyllique, laisse une impression de perfection et de facilité qui cadre assez mal avec ce que l'on a retenu des années 60: années de turbulences politiques, de conflits sociaux ouverts, de tensions linguistiques et de nationalismes exacerbés, d'effervescence syndicale, d'explosion artistique, etc. François Ricard surprend encore plus lorsqu'il affirme que la jeune génération a fait du radicalisme sa devise, a embrassé la révolution, a refusé bruyamment le mode de vie de ses parents sans but précis et sans motif valable, qu'elle s'est agitée par caprice, par spontanéité juvénile, pour le simple plaisir de s'agiter en quelque sorte (p. 141). "L'insoumission, en un mot, n'était pas d'abord une